

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 22

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198193>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

conduita d'ao borné et la fêrè montà dein ti lè carro dè la maison. N'étai rein que po fêrè plliési à sa fenna.

On dzo que dèvezàvont dè clia carraie dèvant la fordze, lo valet à Frèderi, qu'étai d'apareint avoué l'assesseu, dese :

— N'ia pas, la maison à mon cousin Dàvi sarè la première d'ao veladzo qu'aussé l'édhie tantqu'à l'hotò et su sù que cein vao fêrè bisquà lo syndico et on part d'autro que sè crèyant adé d'availè pe ballès carraies de l'eindrài !

— Ne bragua pas tant, l'ài fe adon Bargalou, on pourro diabblio qu'étai lodzi dein 'na baraquà dè la coumouna, que vegnà avau, lo Dàvi ne sarè pas lo premi d'ao veladzo qu'arà l'édhie dein la maison ; veni vairè tanqu'è tsi mè, se n'èin pas l'édhie tot amont à lénau ! Quand fà 'na forta carra, ne s'èin d'obedzi dè mettrè d'ài seilles et d'ài bagolets pè la tsambra tant cein càolè.

Le billet de Pétronille.

M. Pierre Doublemard, ancien chef de bureau au ministère des finances, étendu sur son canapé, savourait après déjeuner un moka congrûment arrosé d'un respectable kirsch de la Forêt Noire. M. Doublemard était vieux garçon, partant, très porté sur les choses de la... bouche, comme eût dit ce pauvre Monselet. Ce penchant à la gastronomie atteignait, chez ce célibataire endurei, les proportions d'un véritable culte ; du reste, M. Doublemard avait eu la bonne fortune de mettre la main sur un cordon bleu sans pareil. Personne aussi bien que sa gouvernante, Mlle Pétronille Grosbois, ne s'entendait à cuisiner de ces bons petits plats, capables de faire monter l'eau à la bouche d'un continuateur du baron Brice, de réjouissant mémoire.

Pétronille, en tablier blanc et en bonnet à la Charlotte Corday, desservait la table pendant que son maître, la pipe aux dents, s'abandonnait aux douceurs d'une digestion facile ; certes, la brave fille avait pu être, du temps des crinolines et des manches à gigot, une assez jolie personne, mais, au moment où commence ce récit, la vérité m'oblige à dire que ses charmes autrefois rebondis, sans doute fondus au feu des cuisines, avaient fait place à une maigre ascétique.

N'insistons pas ! l'âge des passions était du reste franchi par M. Doublemard et sa gouvernante. Pétronille allait et venait dans la salle à manger, semblant avoir quelque chose à dire à son maître, dont l'attitude nonchalante faisait songer au légendaire :

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire !
de la blonde « Galathée ».

— J'aurais quelque chose à demander à Monsieur !
— Quoi donc, ma bonne ?

— Monsieur va sans doute me trouver sans gêne, mais j'aurais besoin de... vingt sous pour prendre un billet à la loterie des inondés du Pic du Midi.

— Prenez, Pétronille, prenez !... et M. Doublemard, portant la main à son gousset, en tira une pièce blanche qu'il remit à sa gouvernante.

Pétronille, un immense panier au bras, revenait de faire ses provisions au marché, quand M. Doublemard lui dit :

— Eh bien, Pétronille, quel numéro avez-vous ?
— 717,934, monsieur.

— Bonne chance ! et monsieur Doublemard, en homme d'ordre qu'il était, inscrivit sur son carnet le numéro du billet : 717,934.

Huit jours après, le vieux garçon rompa la bande de son journal, et s'apprêtait à attaquer l'article de fond quand, en première page, l'entrefilet suivant lui sauta aux yeux :

« Le tirage de la loterie des inondés du Pic du Midi a eu lieu en présence des membres du Comité de la Presse, réunis à cet effet. L'heureux possesseur du numéro 717,934 a gagné le gros lot, une rivière de diamants, évaluée deux cent mille francs, que le Comité reprend pour la même somme.

« Avis à l'intéressé. »

L'ancien chef de bureau étendait la main vers un timbre pour sonner sa gouvernante, quand soudain il s'arrêta. Un sourire machiavélique flottait sur sa face rubiconde. Justement Pétronille entra, appor-

tant des assiettes qu'elle plaçait sur un dressoir, elle casait discrètement la vaisselle sur les rayons, quand, tout à coup elle lâcha son fardeau qui s'effondra dans un vacarme épouvantable.

Que s'était-il donc passé ?

Ceci, chers lecteurs :

Pétronille venait de sentir sur sa joue parcheminée, se poser un audacieux baiser, et comme elle se retournait pour tancer vertement le coupable, elle resta stupéfaite en apercevant M. Doublemard, la bouche en cœur, le mollet cambré, dans l'attitude classique du galant berger.

C'était bien, en effet, M. Doublemard qui s'émancipait de la sorte, et la surprise de Pétronille augmenta, quand le patron lui dit avec un bon sourire :

— Ecoute, Pétronille, j'ai une confidence à te faire... Te l'avouerai-je ? tu me plais... tu me plais énormément. Depuis de longues années, tu es l'âme de la maison. Quant à moi, je vieillis et puis les rhumatismes sournois me guettent ; je veux faire une fin, une fin honnête, entendons-nous.

J'ai pu apprécier tes qualités, et comme je ne crains pas de prendre chat en poche, je vais au fait sans ambages... Veux-tu être ma femme ?

— Monsieur veut rire...

— Du tout, je n'ai jamais été si sérieux.

— Monsieur n'y pense pas... et puis, je suis vieille aussi, moi, et, monsieur le sait, je n'ai guère d'économies...

— Laissons-là ces plates questions d'intérêt. Réponds-moi oui ou non.

— Puisque monsieur y tient absolument...

Si jamais mariage fut enlevé à la baïonnette, certes, ce fut celui-là ; juste le temps nécessaire aux bans réglementaires et, un jeudi matin, sans tambour ni trompette, M. Doublemard et Pétronille Grosbois comparaissaient devant la sous-ventrière municipale.

L'ancien chef de bureau semblait au septième ciel ; son petit œil perçant, embusqué sous un sourcil embroussaillé, lançait d'étranges rayonnements. Il avait la physionomie d'un homme absolument heureux ; était-ce la joie de voir enfin attachée à sa personne, par d'indissolubles nœuds, une cuisinière de premier ordre, voyait-il à l'horizon une longue suite de balthazars intimes ou bien, dernière hypothèse, les charmes de Pétronille lui avaient-ils tapé dans l'œil ? Triple erreur ! mes bons amis ! Doublemard n'avait qu'une pensée de derrière la tête.

Les nouveaux conjoints dinaient tête à tête vers huit heures du soir, quand Doublemard, entre la poire et le fromage, tint à son épouse ce discours bien senti :

— Maintenant, causons. Nous sommes depuis longtemps passés tous deux dans la landwehr de l'amour. Le sentiment ne va guère aux vieilles barbes, aussi vais-je jouer cartes sur table : il est bon, il est sage, au début de notre association, de récapituler notre avoir, afin de pouvoir régler notre future existence. Pour ma part, voici mes ressources : 4,227 francs de pension annuelle, ma petite maison de Bois-Colombes estimée trente mille francs, plus en rente trois pour cent, Crédit foncier, Chemin de fer d'Orléans, une quinzaine de mille francs. Je ne parle que pour mémoire d'un stock de Panama qui peut se relever dans la suite. A ton tour.

— Oh moi, dit Pétronille, encore peu faite au tutoiement, je n'ai pas surpris votre bonne foi, et tout mon avoir se compose de quelques arpents de vigne en Bourgogne, et de six obligations de la Ville de Paris.

— Ça, c'est un hors d'œuvre, fit Doublemard. Et la pièce de résistance ?

— Quelle pièce de résistance ?

— Ah ! cachottière ! je t'y prends !

Et d'un air finaud :

— Connais-tu le numéro 717,934 ?

— Pas le moins du monde. Que signifie ce numéro ?

— Cela signifie, tête légère, que tu as à ton actif deux cent mille francs, entends-tu, deux cent mille francs gagnés au tirage de la loterie des inondés au Pic du Midi, par le numéro 717,934, et que tu ne t'en es probablement pas aperçue.

Alors, Pétronille partit d'un formidable éclat de rire et dit à son époux :

— J'ai une excellente raison pour ne pas m'être aperçue de cette aubaine, attendu que je n'ai pas pris de billet. Les vingt sous étaient destinés à m'acheter une goutte de cognac, car vous étiez

assez ladre sur le chapitre des liqueurs. Je vous ai dit un numéro, le premier qui m'est passé par la tête, et vous avez pris cela pour de l'argent comptant.

— Diable ! laissa tomber cyniquement Doublemard, je suis roulé comme un chapeau d'Auvergnat.

Puis, considérant à la dérobée Pétronille, dont la maigre anatomie tressaillait secouée par une inextinguible hilarité, le chef de bureau grommela entre ses dents :

— Heureusement qu'il y a le divorce !

Auguste FAURE.

A Tivoli, grand concert, demain, dimanche, à 8 heures et demie du soir. Programme choisi et très varié. Pour terminer, *Les deux aveugles*, l'amusante opérette d'Offenbach. — Qui donne ce concert, demandez-vous ? — Deux de nos sociétés, dont les noms seuls sont la meilleure recommandation, l'*Orphéon* et *La Choralia*, que dirigent MM. Mayor, professeur, et O. Ernst. — Entrée, 50 centimes.

Boutades.

Qu'est-ce que la religion ? demandà à on djeino boébo, lo ministre que récitavè lo catsimo, lo dzo dè la vesita. Lo boébo vouait lo ministre dè côté et repond ein sorizeint : Ah ! vo zèté on malin greliet, Monsu lo ministre, vo lo sèdè mi què mè.

Un curé fribourgeois d'un caractère gai, d'une orthodoxie très large et que les hautes questions théologiques n'empêchent point de dormir, céda un jour aux vives instances de ses ouailles qui lui demandaient une procession religieuse pour appeler la pluie.

On fit une fois le tour du village, et dès que le cortège fut rentré à l'église, un orage éclata. La pluie, chassée par le vent et mélangée de grêlons frappait contre les vitraux avec un bruit effrayant.

Le bon curé qui était à l'autel et qui avait l'habitude de parler en patois à ses paroissiens, se retourna vivement et leur dit : *Parait que no zin prii trôo rudo !*

Berlureau a pour voisin de palier des gens qui reçoivent beaucoup de monde. Souvent, par erreur, on sonne chez lui, ce qui le dérange.

Aussi a-t-il imaginé de coller sur sa porte une pancarte portant ces mots :

Ici ce n'est pas chez le voisin.

Près du lac, à Ouchy, une petite fille regardait attentivement des pierres entre lesquelles une petite queue d'animal, était restée accrochée. — Sa bonne lui demanda ce qu'elle faisait là. Elle lui répondit :

— Je voudrais bien savoir quel est l'animal qui appartient à cette queue !

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

En vente au bureau du « Conteur vaudois » :

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences historiques et anecdotiques, par L. MONNET

Extrait de la table des matières : Postes d'autrefois. — Journaux et almanachs du temps. — Voituriers et aubergistes. — Nos anciens moulins. — Anciennes foires. — Bateliers infidèles. — Routes d'autrefois. — Un voyage de Vevey à Genève, en 1815. — Un facteur dans l'embarras. — Institutrices en voyage. — Avantages et désagréments des diligences. — Discours d'un syndic. — La chute d'un gouvernement, etc., etc.

Jolie couverture, illustrée par R. LUGEON.

PRIX : FR. 1.50.

Le docteur DUCHESNE, de Paris, écrit : « Décidément, les *Pilules hématogènes* du docteur *Vindevogel* sont pour moi le médicament par excellence dans toutes les convalescences. Lors d'une épidémie d'influenza je me suis toujours parfaitement trouvé de les avoir employées ; les résultats escomptés ont toujours été rapides et m'ont donné complète satisfaction ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.